

## Prise de conscience : nationalité et tensions sociétales. Notes pour un témoignage

Stanley Bréhaut Ryerson

Numéro 20, 1993

Ethnicité et nationalismes. Nouveaux regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002189ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002189ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bréhaut Ryerson, S. (1993). Prise de conscience : nationalité et tensions sociétales. Notes pour un témoignage. *Cahiers de recherche sociologique*, (20), 11–20. <https://doi.org/10.7202/1002189ar>

Résumé de l'article

L'auteur aborde les épineuses questions nationale, ethnique, autochtone, de classe au Canada/Québec sur trois registres : personnel, historiographique et épistémologique. Tout en se servant de « son vécu personnel et familial », il réfléchit sur la justesse des analyses qui ont été avancées sur ces questions au cours des soixante dernières années. Il suggère des pistes de réflexion sur le rapport entre la domination de classe, les nations, la démocratie et les rapports égaux. En terminant il affirme la valeur heuristique pour traiter de ces sujets de l'approche multidisciplinaire, particulièrement de la socio-historique qui pourrait permettre de mieux cerner le réel en l'expliquant.

# Prise de conscience: nationalité et tensions sociétales. Notes pour un témoignage

---

Stanley Bréhaut RYERSON

"English Canada, and French Canada, are two different things".

Joseph Sanson, *Sketches of Lower Canada, Historical and Descriptive*, 1817, p. ix.

Ce constat, au sujet de l'Amérique britannique coloniale, ou encore du Canada contemporain, nous semble une évidence, surtout si l'on suppose que les deux "choses" en question cohabitent à l'intérieur d'une seule personne? Un tel cas de "métissage" m'est assez familier, j'y reviendrai.

Le constat de la présence, en Amérique du Nord britannique coloniale, de deux "sociétés distinctes", me fait l'effet d'un rappel opportun de la pérennité de notre casse-tête "national". Qu'il me soit permis d'y réagir, et ce, sur trois registres: personnel, historiographique, épistémologique. Si cela a l'air un tantinet prétentieux, j'en conviens, ne pouvant invoquer que l'excentricité d'un octogénaire excédé de n'avoir pu ou su offrir, dans le délai désigné, de réponse satisfaisante au coriace puzzle en question!

## Rappel d'une "colle". Lac Memphrémagog, été 1939

Un petit gars de sept ans m'apostrophe: "Vous, Monsieur, vous êtes anglais ou canadien?" Je m'apprête à lui répondre, mais reste interloqué, bouche bée. Laborieusement, je me mets à lui expliquer: "Pour moi, un *Anglais* c'est quelqu'un qui vient d'Angleterre. Ce n'est pas mon cas, même si je parle anglais. Pour toi, être *canadien*, cela signifie être un Canadien français. Je le suis en partie et je te parle en français. Cependant, je crois être *canadian*, donc *canadien*, mais dans un autre sens que le tien, qui veut dire québécois francophone. Un mot à deux sens différents, ça se dit ambigu (...)".

Je perdais mon interlocuteur. Par ma faute, certes, mais aussi à cause de notre impossible fouillis "objectif", ethnohistorique, géohistorique, et le reste. "Anglais" ou "Canadien"? Ma réponse initiale aurait pu être: "Ni l'un ni l'autre",

pour les raisons évoquées dans ma réponse au petit gars du lac Memphrémagog; ou bien: "Les deux à la fois", selon les acceptions alternatives évoquées dans cette même réponse. Mais, il n'était plus là.

Je m'interrogeais, penaud. Qu'est-ce qui me faisait bloquer de telle façon? Un filon submergé de subjectivité froissée? Possible. Une trace de symptôme analogue fera peut-être surface ici. Mais d'abord un détour s'impose.

### **Bribe d'ego-histoire.**

#### ***What's in a name?* (Shakespeare)**

Dans mon certificat de baptême — église anglicane de Saint-Augustin de Toronto — on lit: Stanley Bréhaut Egerton Ryerson.

Le **Ryerson** patrilinéaire remonte aux marchands néerlandais venus vers 1630, d'Amsterdam en Nouvelle Hollande (New York et New Jersey, par la suite): Van Reyerszoon, anglicisé en Ryerse ou Ryerson après la conquête anglaise de 1664.

Lors de la Révolution américaine, plusieurs membres loyalistes de la famille émigrent en *Upper Canada*. Un colonel Joseph Ryerson commandait des troupes de la contre-révolution. Il reçut des concessions de terres près du lac Érié. Son fils, Adolphus Egerton, "le pape du méthodisme", mon arrière-grand-père, fut le premier surintendant de l'instruction publique dans le Canada-Ouest sous l'Union de 1840-1867, donc la contrepartie de J. B. Meilleur au Canada-Est. De là mon prénom d'Egerton, que je laisserai tomber (pourquoi?) à l'adolescence.

Le **Bréhaut**, matrilinéaire, est le nom de famille de ma grand-mère maternelle. Son arrière-grand-père à elle était Pierre Bréhaut, guernisiais selon le *Dictionnaire biographique du Canada* (t. 5). Il m'est arrivé tout dernièrement de louer comme pied-à-terre pour des recherches le "galetas" ("garret", grenier) de son ancienne maison de la paroisse Saint-Roch de Québec. Il s'agit de la "Maison Blanche" construite dès 1678 par Charles-Aubert de la Chesnaye, magnat de la traite des fourrures en Nouvelle-France. Le premier Bréhaut venu en Nouvelle-France en 1636 se nommait Louis-Antoine, il était commandant à Trois-Rivières (*Dictionnaire biographique du Canada*, t. 1).

C'est à mon père, chirurgien, que je dois le prénom de **Stanley**. Dans l'armée, cantonné sur le front turc à Salonique, il fut absent de 1915 à 1918. À son retour, professeur et doyen associé de la faculté de médecine à Toronto, il m'inspira un profond intérêt pour la science et l'histoire. Pour les langues modernes, l'histoire de l'art et le théâtre, ce fut ma mère.

Toile de fond familiale, donc, en quelque sorte anglo-française. Enrichissante, mais alourdie de quelques subtiles tensions. Le portrait du grand "Egerton",

relégué à un moment donné du salon à l'arrière de la maison. Son nom s'efface du mien: d'où **Stanley Bréhaut Ryerson**. C'est rétrospectivement que je m'en suis rendu compte et que je me suis interrogé ces tous derniers temps à ce propos. Clivage intrafamilial franco-anglais, en quelque sorte?

## Monde, nationalités et société

Mon enfance s'est passée à l'ombre de la "Grande Guerre" si lointaine et pourtant toute proche. Mon père en Grèce, son frère cadet et le cousin de ma mère tués sur le front de la Somme, je me rappelle encore l'arrivée de ces deux nouvelles. Les années 20 à Upper Canada College, dix ans qui se terminent avec 1929. Les années passées à l'Université de Toronto et à la Sorbonne — ici, langues, littératures modernes, études sur le Zola italien Giovanni Verga et la philosophie de l'histoire de Giambattista Vico (*La Scienza Nuova*). Et la rencontre avec le marxisme; le début de 37 ans d'"immersion marxienne" faite d'études, de recherches, d'écriture et d'action.

Paris 1931, Prague 1968, les lieux et les dates d'une trajectoire.

\*\*\*

## Capitalisme et Confédération

Dans *Unequal Union — Le capitalisme et la confédération*, traduction d'André D'Allemagne — j'évoque mes débuts en historiographie et dans l'action politique de la façon suivante:

Dans les années 1930, avec Margaret Fairley, J. Francis White et d'autres, j'ai entrepris des études sur le problème de l'interprétation marxiste des soulèvements de 1837. M. Fairley devait par la suite éditer *The Selected Writings of W. L. Mackenzie: 1824-1837*. Mon étude sur 1837, publiée à l'occasion du centenaire des *rébellions*, tenta de présenter les événements dans le Bas et le Haut-Canada dans le cadre des révolutions bourgeoises-démocratiques du 19e siècle. L'ouvrage, à ce qu'il me semble maintenant, souffrait d'un certain schématisme et, tout en soulignant l'aspect anticolonialiste des insurrections dans les deux Canadas, sous-estimait le rôle du facteur national au Bas-Canada. Dans *Le Réveil du Canada français* (1937), j'abordai le problème de l'inégalité socio-économique du Québec par rapport à l'Ontario et au Canada anglais, quoique toujours dans le cadre des structures étatiques existantes. (La gauche à cette époque hésitait à poser carrément la question de l'autodétermination nationale. Nous étions pourtant suffisamment conscients du fait national et de sa portée politique pour adresser à Paul Gouin une lettre ouverte signée par divers groupes de gauche, où ceux-ci posaient la question d'une convergence possible entre le mouvement ouvrier et le groupe de Gouin, l'Action libérale nationale. Ce dernier, bien sûr, préféra virer à

droite, pour se faire d'emblée avaler en 1936 par l'*Union nationale* conservatrice. Ce qui, alors, ne fut guère pris au sérieux, de nos jours semble être une perspective un peu moins utopique: un bloc ouvrier-indépendantiste n'est plus impensable...).

Dans *French Canada* (1943), après avoir traité des conditions sociales, économiques et culturelles, et des traditions de lutte démocratique et anti-impérialiste au Québec, j'ai écrit ceci (p. 63-64):

Il est important qu'on se rende compte du fait que la lutte démocratique menée par le peuple canadien-français tout au long de la période qui précède la Confédération a été une lutte pour le droit à l'autodétermination nationale, pour son droit, en tant que nation, de choisir la forme d'État qui lui convînt. Sous ce rapport, cette lutte partageait le caractère démocratique de celles, contemporaines, où plusieurs nations européennes du 19e siècle combattaient pour obtenir le droit de former leurs propres États nationaux.

Cette caractérisation de la lutte historique du Canada français comme combat d'une nation pour l'autodétermination heurtait de front les conceptions traditionnelles au Canada anglais. Dirigé contre elles, l'argument dut faire face non seulement à la désapprobation conservatrice, mais aussi aux réticences de bon nombre de progressistes. Ce qui était en jeu — et l'est encore — c'est toute la question des rapports entre la *démocratie* et la *question nationale* dans une société bourgeoise<sup>1</sup>"

\*\*\*

### Perception de la Nation

"Nation": mot piégé qui possède deux acceptions distinctes, mais souvent confondues.

- a) une entité étatique, un pays, doté de souveraineté politique: *Canada-Colony to Nation*, titre de l'ouvrage de l'historien A.R.M. Lower;
- b) une communauté culturelle-linguistique, historique, qu'elle possède ou non son propre État: les Kurdes, répartis parmi plusieurs pays contigus, ou les Polonais de l'époque de la Partition entre l'Autriche, la Russie et la Prusse (1772-1918).

---

<sup>1</sup> S. B. Ryerson, *Le capitalisme et la confédération*, Montréal, Parti pris, 1972, p. 323-324.

Illustration de la confusion endémique: dans son texte, *Canada: Two Nations or One*, Eugene Forsey a voulu prouver que les Canadiens français ne constituent pas une nation parce qu'il leur manque un État souverain indépendant, alors que le Canada "est une nation parce qu'il constitue un tel État". Ceci, après avoir évoqué précisément comme définitions également légitimes, la juridico-politique et la sociologie culturelle. Mais c'est la première, et elle seule, qu'il invoqua<sup>2</sup>.

\*\*\*

### Un lapsus!

Oublier que la version édulcorée des processus historiques que constitue "l'interprétation whig" consiste à mettre la sourdine aux conflits et contradictions afin de leur substituer un tableau idyllique, idéalisé, donc irréal. Comme par hasard, cela permet aux groupes privilégiés de déguiser l'exploitation en philanthropie, la violence en souci de "l'ordre" — le leur, en l'occurrence.

C'est ainsi que l'économiste Stephen Leacock, confondant humour et histoire, a pu déduire du postulat selon lequel "le gouvernement responsable constitue l'axe de l'histoire canadienne", la conclusion rassurante que voici: "Avec le ministère Baldwin-Lafontaine (1848), le problème Français-Anglais touche à sa fin."

S'imaginer que la seule concession par Downing Street du *Self-government* colonial ait, du même coup, mis fin à la condition d'inégalité politique des francophones du Canada Uni, c'était verser dans l'illusion *whig*, libérale. Au fond, notre aberration fut de sous-estimer le national francophone et de se fixer sur le facteur "économique" dans son expression la plus étroite.

\*\*\*

### Second lapsus!

Vers la toute fin de la "Postface polémique" qui sert de conclusion à mon *Unequal Union*, je retrouve une assertion profondément insatisfaisante, la voici:

(...) la nation (...) n'est pas la force motrice primordiale du changement historique. Dans cette dynamique sociale, c'est aux rapports *homme/nature* et aux contradictions de classes qu'appartient la primauté. Mais les conflits nationaux, nés des oppressions nationales, tout en étant véhiculés par des structures socio-économiques, n'en sont pas moins réels<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> *Canadian Journal of Economics and Political Sciences*, novembre 1962.

<sup>3</sup> S. B. Ryerson, *op. cit.*, p. 333.

Inacceptable, ici, est le schéma figé, hiérarchisé du mouvement historique, où la primauté causale appartiendrait nécessairement au socio-économique (contradictions de classes), tandis que "la nation ... n'est pas la force motrice principale". D'interaction dialectique, pas une miette!

À vouloir exclure les nations de toute considération, ou les envisager simplement comme des "préjugés, fruits d'une étroitesse d'esprit", on rend indéchiffrables les crises politiques de notre époque. L'effondrement soviétique et yougoslave est là pour témoigner de la redoutable force de la dimension nationalitaire. Un éventuel diagnostic de l'étiologie de ces événements en tiendra sûrement compte, en démêlant l'interaction d'une multiplicité de facteurs dont les structures de propriété et de pouvoir ne furent pas les moindres. Le filon théorique/idéologique d'un "matérialisme historique" dogmatisé, bureaucraté, militarisé, en était une composante cruciale. C'est d'ailleurs sa fiction d'un "déterminisme économique" mécanisé et absolutisé, dont il s'agit ici, dans le paragraphe précité, à l'œuvre donc chez nous — chez moi — comme chez "eux"...

\*\*\*

**Montréal, 17 juillet 1992**

**Résumé de mon intervention au IIe Congrès mondial sur la violence et la coexistence humaine**

1970, 1990...

Le Canada a craqué. Tel un mouvement terrestre tectonique, la chose se préparait de longue date. La "crise d'Octobre", ensuite la "crise d'Oka" — en 1970 puis en 1990 — en furent les signes manifestes. Le démarrage en 1960 de la Révolution tranquille, les débats peu concluants du référendum de 1980, le "rapatriement" truqué qui l'a suivi, la farce d'un "fédéralisme renouvelé" aboutissant à la mésentente du lac Meech et finalement à la répudiation de celle-ci sont autant de symptômes de surface d'un processus souterrain de désagrégation.

À deux reprises donc, depuis un quart de siècle, l'armée canadienne a été expédiée à Montréal en raison d'"insurrection (soi-disant) appréhendée"... Qu'il se soit agi des "Québécois violents" du Front de libération du Québec ou des Mohawks-Agniers des "premières nations" canadiennes, on était témoins d'une Grande Peur tant à Ottawa qu'à Québec. Les remous ainsi occasionnés n'ont pas abouti à une situation insurrectionnelle. Ils ne se réduisaient pas non plus, pourtant, à de simples phénomènes "discursifs". Dans les deux cas, il s'est agi d'affrontements chocs qui ont à ce point ébranlé les assises étatiques du pays canadien qu'on y vit encore aujourd'hui une véritable crise existentielle, nullement résolue.

Cette crise est pour l'instant bloquée. Les composantes, Canada/Québec/Autochtones, recèlent dans leur for intérieur trois paquets de contradictions plutôt

lourdes. Celles-ci remontent loin. Pour les Autochtones, c'est le demi-millénaire d'occupation-domination des "Blancs" qu'on a commémoré l'année dernière en 1992, et qu'affronte la réticence obstinée de l'*Establishment* canado-qubécois quant à la reconnaissance du droit inhérent au *self-government* de peuples qui sont ici depuis une dizaine de millénaires déjà. Ces derniers ont pourtant réussi à faire reconnaître, ou presque, la possibilité d'un "tiers niveau" de gouvernement au pays. Je dis "presque". On en *parle* depuis quelque temps. Qu'on *agisse* là-dessus... on verra bien! Mais, le fait d'une mobilisation autochtone tout à fait sans précédent est certain.

\*\*\*

### Et Québec/Canada?

Notre casse-tête Canada/Québec, obsédant, s'alimente à une pluralité de sources: ethnolinguistes, démographiques, socio-économiques, idéologiques, culturelles, politiques... sans oublier les religions et les sexes. Un écheveau sociétal, quoi! Pas étonnant qu'il suscite de multiples réflexions: pour n'en évoquer que quelques-unes parmi les titres les plus récents: *The Collapse of Canada?*, *Trudeau et la mort d'un rêve canadien*, *Take Back the Nation*, *L'invention d'une minorité: les Anglo-Québécois*<sup>4</sup>.

Ici encore, les paramètres sont ceux de structures d'inégalité et de domination historiques. Les clivages qui opposent francophones et anglophones découlent des positions dominantes de ces derniers, issues des rapports de force tant militaires (1760) que socio-économiques, dont la pérennité subséquente relève d'un État et d'une hégémonie du grand capital inféodés d'abord à l'empire britannique, ensuite aux États-Unis.

Le dépassement des inégalités nationalitaires, organiquement enchevêtrées à celles des sexes, des rapports de propriété et de travail, des appareils idéologiques d'État: voilà ce qui présuppose une démocratisation sociétale en profondeur, une radicale restructuration en pays canadien, québécois et autochtone. Le tout, dans un contexte analogue, aux Amériques et à travers la planète...

\*\*\*

---

<sup>4</sup> R. Kent Weaver, *The Collapse of Canada?*, Washington, D.C., The Brookings Institution, 1992; G. Laforest, *Trudeau et la mort d'un rêve canadien*, Sillery, Septentrion, 1991; M. Barlow et B. Campbell, *Take Back the Nation*, Toronto, Key Porter Books, 1991; J. Legault, *L'invention d'une minorité: les Anglo-Québécois*, Montréal, Boréal, 1992.



## Meech-Charlottetown

Le chemin cahoteux menant du coup de force de 1982 aux échecs successifs de Meech et de Charlottetown nous a amenés au *no man's land* de la banqueroute politique. Ça se trouverait où, la case numéro 1? Ce ne sont sûrement pas nos leaders politiques qui le savent!

L'excellente analyse du phénomène Trudeau proposée par Guy Laforest fait ressortir l'effet destructeur de la doctrine simpliste selon laquelle "la nation c'est l'État!" Visant l'effacement du caractère national des Québécois francophones au profit de la domination anglo-canadienne, la crise de l'État-nation/Canada ne s'en trouve qu'approfondie. C'est l'impasse de deux nationalismes.

La simple opposition entre "nationalisme" et "nationalisme" tourne court, bloque. On piétine comme avant! Il manque à l'analyse une dimension, pourtant fondamentale: celle du rôle occulte du grand capital, du monde des corporations financières et industrielles.

Le renversement du pouvoir de cette sangsue sociale requiert l'instauration de rapports et structures communautaires. Seul un pays fondé sur la solidarité d'une telle démocratie en profondeur saura transcender les haines et les peurs de la vieille société et élaborer concrètement des rapports d'égalité.

Le défi est de taille.

\*\*\*

## Pour une socio-histoire

C'est Lizette Jalbert qui m'avait invité à participer aux échanges de vues des collaborateurs aux *Cahiers*. Cela m'a vivement touché. Depuis, ma reconnaissance n'a fait que croître. Historien de longue date, viscéralement récalcitrant au "compartimentage" des savoirs, j'avais déjà apprécié l'inclusion dans le volume *Sociologie de l'impérialisme* de mon essai sur "Le Réveil québécois"<sup>5</sup>. Et, au colloque interdisciplinaire de Royauumont (*Quel avenir attend l'homme?*, PUQ, 1961), ma communication sur "Conscience nationale, conscience sociale" préfigurait en quelque sorte mes interrogations du demi-siècle à venir.

Quant à l'enchevêtrement d'un cheminement de vie assez particulier avec une problématique socio-historique à la fois nationalitaire et sociétale, j'y ai déjà assez — ou trop — insisté dans ces "notes pour un témoignage". En guise de conclusion, je tiens à souligner l'urgence du travail qui nous attend dans l'invention

---

<sup>5</sup> Anouar Abdel-Malek (dir.), président, Colloque de la Commission sur les mouvements nationaux et l'impérialisme, lors du 7<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de sociologie, Varna, 1970.

— c'est le cas de le dire! — d'un éventuel "transdisciplinaire" qui puisse dépasser l'addition primaire d'entités figées (1+1+1+...), en allant dans le sens "algébrique/holistique" qui serait celui d'un réel multiforme en mouvement. Pour aider au dépassement des schématismes, tant de gauche que de droite — non, ils ne sont pas identiques, *mais* — lire et méditer l'introduction du *Concept du temps*, du philosophe suisse Ferdinand Gonseth. Le fortuit, le contingent, l'arbitraire, les avait-on trop facilement oubliés? L'imaginaire, réel, y serait apparenté, non? J'y verrais un argument en faveur d'une éventuelle "socio-histoire" qui cernerait mieux le réel en l'*expliquant*.

Stanley Bréhaut RYERSON  
Professeur émérite  
Département d'histoire  
Université du Québec à Montréal

## Résumé

L'auteur aborde les épineuses questions nationale, ethnique, autochtone, de classe au Canada/Québec sur trois registres: personnel, historiographique et épistémologique. Tout en se servant de "son vécu personnel et familial", il réfléchit sur la "justesse des analyses qui ont été avancées sur ces questions au cours des soixante dernières années. Il suggère des pistes de réflexion sur le rapport entre la domination de classe, les nations, la démocratie et les rapports égalitaires. En terminant il affirme la valeur heuristique pour traiter de ces sujets de l'approche multidisciplinaire, particulièrement de la socio-historique qui pourrait permettre de mieux cerner le réel en l'*expliquant*.

Mots-clés: socio-histoire, classes sociales, domination de classe, nation, nationalisme, ethnicité, conscience nationale, conscience sociale, État.

## Summary

The author treats the complex issues of nation, ethnicity, native peoples, and class in Quebec/Canada at three levels: personal, historiographical, and epistemological. With reference to his "personal and family experience", he reflects on the "validity" of the analyses of these issues offered over the past sixty years. He suggests certain avenues of reflection on the relationship between class domination, nations, democracy, and egalitarian relations. In closing, he underlines the heuristic value of treating these issue through an interdisciplinary approach, particularly a socio-historical one that allows a better circumscription of the real in explaining it.

**Key-words:** socio-history, social classes, class domination, nation, nationalism, ethnicity, national conscience, social conscience, state.

### Resumen

El autor aborda las espinosas cuestiones nacional, étnica, autóctona y de clase en Canadá/Quebec en tres registros: personal, historiográfico y epistemológico. Remitiéndose a sus "vivencias personales y familiares", éste reflexiona sobre la adecuación de los análisis efectuados en torno a esas cuestiones durante los últimos sesenta años. El autor sugiere vías de reflexión sobre la relación entre la dominación de clase, las naciones, la democracia y las relaciones igualitarias. Finalmente, el autor afirma el valor heurístico que posee para tratar estos temas el enfoque multidisciplinario, y particularmente el socio-histórico, que podría permitir una mejor aprehensión y explicación de la realidad.

**Palabras claves:** socio-historia; clases sociales; dominación de clase; nación; nacionalismo; etnicidad; conciencia nacional; conciencia social; Estado.